

WILLIAM PITT
ET
SON TEMPS

À

WILLIAM PITT

ET

SON TEMPS

PAR

LORD STANHOPE

TRADUIT DE L'ANGLAIS

ET

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

PAR

M. GUIZOT

TOME QUATRIÈME



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1863

Tous droits réservés



À

WILLIAM PITT

ET SON TEMPS

CHAPITRE XXXIV

— 1803 —

Pitt renonce pour quelque temps à assister aux séances de la chambre des communes. — Sa conférence avec Rose. — Correspondance avec lord Chatham. — Dettes du prince de Galles. — Dissentiments avec la France. — Entrevue de lord Whitworth avec le premier consul. — Procès de Peltier. — Exposé au Corps Législatif. — Armements en France et en Hollande. — Désir général de la rentrée de Pitt aux affaires. — Proposition transmise par lord Melville. — Ouvertures subséquentes d'Addington. — Mort de la comtesse douairière de Chatham.

A Walmer-Castle, Pitt eut une attaque de goutte et un malaise bilieux assez violent qui le retinrent dans sa chambre pendant quelques jours. Cette retraite lui laissa le loisir d'examiner mûrement l'état des affaires. Il était plus que jamais convaincu qu'Addington avait commis quelques erreurs graves tant au sujet des affaires étran-

gères que dans les questions de finance. Il savait qu'il lui était impossible, à lui, de se trouver à la chambre des communes sans être obligé de parler ; il savait qu'il ne pouvait dire ce qu'il pensait sans ébranler et peut-être sans renverser le gouvernement. D'autre part, il ne pouvait se dissimuler qu'il lui restait un grand rôle à jouer comme gardien des deniers publics et de la sécurité nationale.

Mais depuis la lettre que j'ai insérée et que M. Pitt avait écrite à la fin de janvier, des considérations différentes et extrêmement graves le préoccupaient. Il apprenait que les dissentiments avec la France allaient toujours croissant et devenaient tous les jours plus menaçants ; il apprenait combien les prétentions nouvelles du premier consul étaient vastes et inadmissibles. Serait-il bon, dans une pareille situation, serait-il digne d'un grand politique de courir le risque d'ébranler ou de renverser le gouvernement au moment où la question de la paix et de la guerre était engagée, lorsqu'elle faisait trembler la balance ? Ce fut sous l'influence de ce sentiment que M. Pitt résolut de persister dans la marche qu'il avait récemment adoptée. Il prit le parti de retarder sa rentrée à la chambre des communes et même d'y renoncer pour quelques temps.

Dominé par cette impression, il écrivit à cette époque les lettres suivantes :

M. PITT A M. ROSE.

« Walmer-Castle, 16 février 1803.

» Mon cher Rose,

» Le retour d'une espèce de beau temps me donne ici tant d'occupation et me fera probablement tant de bien